

ÉVANGÉLINE

Poème national acadien tiré des œuvres de Longfellow

EXORDE

Voici la forêt vierge, inextricable et sombre ;
Écoutez : Les grands pins parlent au vent dans l'ombre ;
La mousse près de l'eau, les fleurs dans le gazon
Aiment cet éventail qui voile l'horizon.
Parfois, on croit entendre en ce lieu fatidique
Des sourds gémissements, quelque scène druidique,
Des accords inconnus, ou la harpe au doux son
D'un vieux barde exhalant sa dernière chanson ;
Puis, comme *crescendo* de ce concert rustique,
Les grottes, les rochers battus par l'Atlantique
Déchangent leurs échos et leurs mugissements !

Voici la forêt vierge et ses enchantements :
C'est une âme, elle vit, on sent qu'elle respire,
Et ses autres profonds ont un cœur qui soupire !

Mais quelle est cette foule et ce temple chrétien,
Ces toits de chaume ? C'est un village acadien.

Là, des hommes de fer ont conquis à la hache,
Dans ces bois, un foyer, modeste mais sans tache ;
Et leurs cœurs généreux, où n'entre pas le fiel,
Ainsi que leurs beaux lacs ont des reflets du ciel.

O peuple disparu, vous, héros d'un autre âge !
Qu'êtes-vous devenus, quel féau, quel orage
Dans l'abîme du temps vous a tous engloutis ?
L'Océan vous appelle et vous êtes partis !
Exilés, envolés—comme dans un cyclone
Tourbillonné et s'enfuit une feuille d'automne !—
L'ouragan vous a pris et semés dans les airs,
Et vos cités ne sont que de vastes déserts !

AUX ACADIENS D'AUJOURD'HUI

Écoutez cette histoire et croyez à ces hommes
Qui mouraient autrefois sur la terre où nous sommes ;
Écoutez ce récit qui murmure le vent
Dans les branches des pins, ce panache moiré ;
Croyez à vos aïeux, ces héros, ces âmes,
A l'exquise beauté brillant au front des femmes ;
A leur antique foi, joyau plus pur que l'or ;
Car vos grandes forêts en témoignent encore :
Vous-mêmes vous direz, debout sur la falaise :
Autrefois, l'Acadie était libre et française !

Traduction d'ANTHONY RALPH.

(A suivre.)

LE

CRIME DES FEMMES

III

BONHEUR FACILE

Ce fut par une belle matinée d'avril qu'Augustine Meillac, devenue madame Courcy, entra au galop de ses chevaux dans la grande cour de la fabrique. La porte était entourée de guirlandes vertes ; les enfants avaient cueilli dans les prés les premières violettes pour en former de magnifiques bouquets. Les ouvriers en habit du dimanche, massés au fond de la cour, attendaient l'arrivée de leur patron, de leur père. Le cœur leur battait comme dans l'attente d'un grave événement personnel.

De longues années les liaient à M. Courcy ; il avait tant travaillé à leur félicité qu'ils s'inquiétaient de la sienne. Quelle femme épousait-il ? La maison changerait-elle d'aspect ? Y introduirait-on de nouvelles habitudes ? Ces questions se pressaient sur les lèvres des ouvriers. Leurs femmes surtout se demandaient si madame Courcy était jolie, si elle aimait le luxe, surtout si elle chérissait son mari.

Pendant le trajet que les nouveaux époux faisaient en voiture de la gare aux Haussois, M. Courcy pria sa femme de se montrer bonne pour les sujets qui devenaient les siens.

— Si vous saviez, Augustine, disait Benjamin d'une voix émue, combien ces hommes me sont dévoués et prennent mes intérêts, vous les aimerez déjà. Votre présence doit apporter parmi eux un autre élément de bonheur et créer des sollicitudes nouvelles. Malgré ses projets de dévouement et de bonne volonté, un homme reste toujours au-dessous de sa tâche, quand il s'agit de veiller au bien-être de la famille, à l'éducation des enfants. Vous me complétez, Augustine. Vous, l'esprit, la beauté, la grâce, vous jetez votre rayonnement sur ces familles et vous achèverez ce que j'ai commencé. Qu'ai-je fait ? Si peu de chose ! Mais, vous le savez, je suis né plus faible et plus petit que le ver à soie, et, comme lui, j'ai filé mon cocon d'or. Je tiens à la fortune par le bien qu'elle m'aide à faire. Regardez-vous comme la dépositaire de mes aumônes. Il y a deux caisses aux Haussois : celle du manufacturier qui appartient à ses commettants, ses correspondants, ses ouvriers, caisse sacrée, renfermant, en même temps que des billets de banque, l'honneur du négociant ; puis la caisse du propriétaire des Haussois, dont votre petite main tournera la clef quand elle voudra. Je suis si heureux que je ne veux voir souffrir personne autour de nous. Les bénédictions des pauvres, des travailleurs vous feront le concert de chaque heure. Toutes vos journées seront pareilles à celles de Titus ; toutes seront heureuses comme celles d'un calife arabe. Je vous aime profondément, sincèrement, et cependant il me semble que je ne vous aime pas assez encore. Fournissez-moi d'autres motifs de m'attacher à vous. Mon affection, répandue sur les familles qui m'entourent, se concentrera sur vous seule. Et, en échange de cette adoration, de ce dévouement, je ne vous demande qu'un pas de tendresse.

Augustine n'entendit point ces paroles sans émotion ; son cœur battit doucement dans sa poitrine ; elle contempla un moment le noble visage de M. Courcy, auquel un sentiment vrai donnait une véritable beauté morale, et elle lui serra la main en silence.

Certes, il était digne d'une femme au caractère bien trempé, à l'intelligence développée, à l'âme ardente et tendre, de se dévouer à l'œuvre de son mari, de la faire s'épanouir sous un souffle généreux et pur. Il était digne de la compagne de ce manufacturier, bienfaiteur d'une contrée entière, de partager l'affection de tous, de chercher son orgueil et sa joie dans le bonheur des autres. Sous l'influence de l'éloquente parole de M. Courcy, Augustine se sentit soulevée vers des hauteurs d'où la bienfaisance se penchait vers elle pour la baiser au front et remplir son sein d'une pure flamme.

Elle céda à l'influence de cet homme, et comprit qu'il y aurait de la gloire à l'égaliser. L'enthousiasme la saisit un moment. Si légère que soit une créature, une heure sonne toujours pendant laquelle elle jouit de facultés célestes. Que l'impression reçue soit passagère, cela se peut ; elle n'en a pas moins existé. La durée limitée n'implique pas l'hypocrisie ni la fausseté.

Madame Courcy, en écoutant le compagnon de toute sa vie, se trouva pour un moment digne de lui être associée. De généreuses larmes montèrent à ses yeux. L'étreinte de sa main équivalut à un serment. Quand elle franchit le seuil de la fabrique, que ses regards se reposèrent sur une foule sympathique ; quand les témoignages du respect qu'on lui donnait la fixèrent sur le dévouement et l'attachement que les ouvriers portaient à son mari, elle eut l'âme envahie par une sensibilité profonde, et soulevée par un grand courage.

Benjamin descendit de voiture, présenta la main à sa femme, et tous deux, souriants et satisfaites, firent le tour de la cour d'honneur, remerciaient de cette bienvenue, et si touchés que leur reconnaissance se lisait plus dans leurs regards qu'elle ne se traduisait par des paroles.

Cependant M. Courcy dit à haute voix :

— Dimanche prochain, mes amis, un grand banquet nous réunira tous, propriétaires, contre-maitres et ouvriers. Vous fêterez mon bonheur, et je le sais, ce sera de toute votre âme.

Une explosion de cris joyeux salua cette invitation.

Les époux entrèrent dans l'habitation particulière de M. Courcy. Elle était commode, vaste et simple. Rien n'avait été changé au mobilier ; le manufacturier voulant laisser à sa femme le plaisir de renouveler ce qu'elle voulait.

Des pièces meublées de noyer, d'aspect austère, à peine égayées par quelques gravures, se succédaient dans un air monotone.

La vieille servante, Jacotte, avait pourtant songé à mettre des fleurs partout. Ce n'étaient point des plantes de serre d'espèces rares, mais des fleurs des champs naïves et vraies, au parfum agreste, au feuillage vivace. Les rideaux des fenêtres éblouissaient par leur blancheur. Cependant Augustine éprouva comme une impression de froid en parcourant ces chambres. Elle était accoutumée aux petits appartements parisiens, bas d'étage, encombrés de meubles, garnis comme des musées, dans lesquels se groupent, selon le caractère de ceux qui les habitent, les meubles coquets du tapissier à la mode, des curiosités en tout genre, des œuvres d'art d'atelier.

— Pardonnez-moi, ma chère, de vous offrir une maison si nue, dit Benjamin Courcy à sa femme. Dans la crainte de me tromper dans mes améliorations, je n'ai rien entrepris. Vous vous entendez mille fois mieux que moi aux questions d'ameublement et de confortable. J'ai vécu comme un moine au milieu de mes ouvriers, me contentant d'un habit de drap pour vêtement et d'une natte pour oreiller. Bouleversez tout, remaniez tout, mon amie. Que la baguette de ma blonde fée métamorphose la triste maison et la change en palais enchanté.

— Vrai ! demanda Augustine, redevenue souriante, vous me laissez libre ?

— Complètement, et je vous ouvre un crédit.

— De combien ?

— Un crédit de lune de miel.

— C'est beaucoup dire.

— Ce serait trop pour une autre femme, mais non pour vous. Je vous crois fort raisonnable.

— Non, dit Augustine dont le visage reflétait une sorte d'inquiétude, je ne suis pas raisonnable. Depuis que j'ai l'âge de comparer et de voir, je rêve une chambre tendue de satin et un boudoir de dentelle ; des meubles bas, capitonnés, des vases de Chine, des dragons de bronze, des potiches à y cacher des enfants et des pâtes tendres à rendre jalouse une reine ! Ne vous fiez point à ma sagesse, cher maître et banquier, je deviendrais indigne de votre confiance.

— Cinquante mille francs suffisent-ils à ma chère Augustine ?

— Certes, et au-delà.

— Vous les aurez, sûrement, mais vous pouvez les dépasser. Voyez-vous, chérie, poursuivit M. Courcy en s'asseyant près de sa femme, je regarde le mariage non pas comme une fusion. Je croisais vous offensent en vous imposant une ligne de conduite à cet égard. On m'a dit qu'à Paris, quand il s'agissait d'un mariage, la jeune fille exigeait que l'on déposât dans sa corbeille le vingtième de sa dot ; qu'ensuite elle demandait une pension basée sur le chiffre de sa fortune ; qu'enfin le budget de la jeune mariée se réglait comme une affaire de société commerciale. Vous êtes riche, Augustine, dès ce moment, de deux cent mille francs qui vous ont été reconnus par contrat.

— Cependant, mon ami, je n'avais rien, et...

— Votre contrat vous les reconnaît, il suffit. Mais je ne vous limiterai jamais pour vos dépenses d'intérieur. J'abdique dans vos mains, et je suis sûr de n'avoir jamais à m'en repentir.

Encore une fois, Augustine, gagnée par cette tendresse confiante, s'abandonna à un élan franc.

— Jamais ! non, jamais, s'écria-t-elle.

— D'ailleurs, mon amie, vous le voudriez, ou plutôt le vous de la coquetterie et de la fantaisie voudrait, que l'autre vous-même n'y consentirait jamais. Ma fortune n'est pas seulement le fruit d'un labeur infatigable, mais encore la source de la prospérité de tout ce petit pays. Nos ouvriers vivent de moi et avec moi. Ma ruine serait leur misère, comme ma prospérité est devenue leur aisance. Et ce n'est pas tout. Je ne me crois pas quitte envers eux en soldant chaque semaine le salaire de leurs six journées. Ils ne besognent pas seulement pour avoir quelques francs le samedi. Il se mêle à leur zèle un grand désir de me satisfaire. Leur reconnaissance se traduit dans leur exactitude, leur application à perfectionner le travail, leur emploi du temps. Je les paye et je sais que je leur suis redevable encore, et comme homme et comme manufacturier. Et comme, jusqu'à cette heure, je n'ai eu à aimer que ces braves gens, Augustine, je les aime bien !

Madame Courcy pressa rapidement la main de son mari. Ces paroles la troublaient. Le son de cette voix mâle et douce pénétrait en elle. Le sentiment de sa faiblesse l'envahissait près de cet homme véritablement digne de ce titre. Les mesquineries de sa vanité, de son amour du luxe, lui apparaissaient dans leur réalité.

Elle prenait la résolution de se laisser guider en toute chose par M. Courcy ; mais comme celui-ci l'avait dit, il s'en reposait sur elle ; et, quand Augustine voulut parler d'économie dans les changements à opérer aux Haussois, M. Courcy insista pour que l'ameublement fût immédiatement et complètement remplacé. On convint qu'un tapissier de Paris serait mandé et chargé de ce bouleversement intérieur.

Les deux époux dînèrent gaiement ; après ce repas, Augustine témoigna le désir de visiter la fabrique et ses dépendances, et M. Courcy, tenant contre lui le bras de sa femme, la mena dans les ateliers, lui expliquant le travail, lui détaillant les rouages des machines. Elle regardait toutes ces choses avec des yeux d'enfant étonné, poussait des cris de terreur en passant près des roues immenses, et s'amusa à voir le jeu habile des engrenages. Elle quitta les ateliers pour les magasins, puis elle sortit des bâtiments et gagna la campagne.

Le village des travailleurs verdoyait et fleurissait comme un jardin. Dans les parterres jouaient de tout petits enfants. Derrière les vitres bien lavées on distinguait le visage affable des ménagères. Quelques-unes parurent sur le seuil de leur maison et firent une grande révérence à la belle dame. Dans de petites cours, Augustine vit des poules d'espèces diverses, des lapins, même quelques ruches, et, comme elle s'en étonnait :

— Ma chère, lui dit son mari, je tâche de rendre mes ouvriers agriculteurs et éleveurs à leurs moments perdus. La femme soigne aisément des couvées et des lapins. Il s'agit, pour ces ménages, non pas seulement d'augmenter le budget par la vente, mais d'améliorer la vie domestique. Plus heureux que Henri IV, j'ai réalisé le problème de la poule au pot chaque dimanche. La santé fleurit ici sur presque tous les visages ; voulez-vous apprendre pourquoi ? D'abord, en quittant l'atelier, où l'épluchage, le filage, le cordage ont répandu des atomes malsains pour la respiration, les ouvriers jouissent d'un air salubre ; ensuite leur cuisine est excellente et peu coûteuse. Vous verrez tout à l'heure la vacherie où les ménagères viennent chercher à bon compte un lait crémeux et sans mélange ; la boucherie, où la viande est livrée au prix coûtant ; les chais dans lesquels je garde des vins de crus peu recherchés, mais naturels. Je me suis fait alimentateur de mes gens de travail, afin d'éviter que la spéculation ruinât leur santé ou leur bourse. Aussi, les cabarets voisins des Haussois ont enlevé leur branche de gui. Les ouvriers dînent en famille ; femmes et enfants profitent du dîner, plantureux et du vin fortifiant.

— Il est fort rare que l'on voie un homme ivre ici. Il existe bien encore dans les villages une cinquantaine d'ouvriers qui s'obstinent à suivre la routine de leur ancienne vie ; mais leurs fils ne les imiteront pas. Tenez, chère, je me fais ici l'effet d'un patriarche ou d'un roi-pasteur. S'il survient un différend, on me prie de le régler au lieu de s'adresser au juge de paix. On me consulte, sur les mariages. Je donne à toutes les fiancées une modeste corbeille, et si les époux prennent une maison dans la cité, je l'embellis d'un ou deux meubles, les plus beaux : un lit et l'armoire de noyer. Comme je vous le disais, les fils des opposants se rangent de mon parti ; le camp des routiniers et des fâcheux se dépeuple chaque jour : il sera bientôt désert. L'essaimage d'un côté et la vieillesse de l'autre activent ce résultat. Le travailleur impotent vient s'abriter ici, et des lèvres de plus d'un tombent cette parole :

— Si j'avais compris plus vite !

— Il manque cependant encore quelque chose, dit Augustine d'une voix douce.

— Quoi donc ! mon amie ?

— Une chapelle, Benjamin.

— Ah ! les femmes valent mieux que nous ! s'écria M. Courcy ; de cette chapelle, vous posez la première pierre quelque jour de grande fête.

— Oh ! oui, dit joyeusement Augustine, et vous verrez comme le curé des Haussois sera

content. Nous habillerons de blanc les fillettes de dix à quinze ans, nous ferons des anges de tout petits enfants, comme à la Fête-Dieu. Ce sera charmant !

M. Courcy se pencha vers sa femme et l'embrassa au front. Son âme débordait de joie. Il remerciait Dieu, non pas seulement de lui avoir fait obtenir la main de cette jeune fille si belle qu'il ne lui trouvait pas de rivale, mais surtout de la lui avoir ménagée si parfaitement selon son cœur. Comme elle le comprenait ! comme elle l'aimait ! comme elle se dévouerait à son œuvre ! avec quel renaissant courage il allait travailler pour augmenter l'importance de sa manufacture, non pas dans un but personnel et mercantile, mais afin de compter plus d'heureux autour de lui. Il renvoyait à Augustine ce bonheur, cette joie, cet élan ; il l'eût volontiers remerciée de l'avoir aidé à créer cette œuvre ; il la faisait désormais si complètement la sienne qu'il lui semblait qu'elle avait toujours été là.

La fin de cette journée fut un enchantement du cœur et de l'esprit pour tous deux.

Six jours après, le tapissier, mandé de Paris, accourut aux Haussois. Il prit ses mesures et ne tarda pas à revenir annonçant une cargaison de tentures, de meubles élégants, d'admirables bronzes. Augustine eut bientôt l'appartement de ses rêves ; elle foula des tapis moelleux, elle put se regarder des pieds à la tête dans des glaces touchant le plafond. Les encadrements raides de chaque pièce disparurent, des colonnes en rompirent l'angle, supportant des terres cuites, des marbres, des vases du Japon. Les lustres et les appliques firent miroiter leurs cristaux. Dans le cabinet qu'on lui réservait, Augustine trouva une bibliothèque, des registres merveilleux de reliure, avec le mot *aumônes* gravé sur une plaque d'or. Sa chambre, bleue comme un bouquet de myosotis, s'orna de porcelaine de Sèvres, de cette teinte turquoise qui n'a plus de prix. Les rideaux, de guipure ancienne, tamisaient le jour ; deux tableaux de maître ajoutaient leur luxe intelligent à la somptuosité du décorateur.

Quand Augustine, appuyée sur le bras de son mari, visita en détail ce nid charmant, elle éprouva une sensation de joie orgueilleuse, presque sensuelle. Les molleses de ces sièges, les chatouillements de ces étoffes, les éclats prismatiques de ces cristaux la grisèrent.

— Le joli cadre ! s'écria-t-elle.

— Je suis bien payé ! dit M. Courcy.

Il eut la délicatesse de cacher à sa femme que, en dépit d'un devis très-détaillé, l'ensemble du mobilier atteignait le chiffre de quatre-vingt mille francs.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

L'EXÉCUTION DE LEPAGE

SA CONFESSION

La *Patrie Nouvelle*, de Cohoes, N.-Y. donne les détails suivants sur ce triste événement :

Lepage, meurtrier de Josie Langmaid, de Pembroke, N.-H., et de mademoiselle Ball, de Saint-Albans, Vt., qui a été exécuté à Concord, a confessé, avant de mourir, son double crime.

La veille de son exécution, le condamné fut tiré de son cachot et conduit à un joli petit parloir au second étage de la prison, immédiatement en face de la chambre du gardien, où il passa sa dernière nuit. Les Pères Barry et Millette restèrent avec lui depuis huit heures et demie jusqu'à onze heures, et s'efforcèrent de lui faire réaliser le peu de temps qu'il lui restait à passer sur la terre, le conjurant de faire une confession.

Une demi-heure après le départ des prêtres, les geôliers entendirent Lepage les appeler. Les officiers s'étant rendus auprès de lui, Lepage tomba à genoux et s'écria en pleurant :

— J'ai tué la fille, j'ai tué les deux filles. C'est malheureux ! c'est malheureux ! Pardon, mon Dieu, pardon !

Le gardien Pillsbury lui adressa quelques paroles de consolation, et le malheureux pénitent fit en sanglotant la confession suivante :

— J'ai laissé Suncook à six heures dans la matinée du meurtre, et je passai devant la boulangerie sur le chemin, vers 7 heures. J'y arrêtai et parlai avec le boulanger quelques minutes, mais je ne pouvais pas rester longtemps, le diable était dans mon cœur et me disait d'aller tuer la fille. Je traversai le pont entre le chemin public et le chemin de fer, je pris un bâton sur une corde de bois près de là ; je traversai l'étang et rencontraï la fille. Je la frappai avec le bâton. Lorsqu'elle reçut le coup, elle leva la main, et la blessure qu'elle avait à la main lui a été infligée avec mon bâton. Je l'emportai dans le bois, lui coupai la tête avec mon couteau et l'emportai où elle a été trouvée. Je me rendis ensuite au petit ruisseau où je lavai mes mains, mon couteau et mon habit, je retournai ensuite à l'endroit où j'avais laissé mon habit et ma hache, et me rendis de là à la place où j'avais caché le portefeuille, le jonc, etc.

— Je me rendis de là, à travers les champs, chez Joe Daniel, et pris ensuite le chemin public pour m'en retourner à Suncook, emportant avec moi mon habit et ma hache, et j'arrivai à Suncook à 6 heures p.m. Ma femme brûla cinq de mes chemises, deux habits et deux casques ; quatre ou cinq jours après, elle me dit que j'étais un méchant homme et qu'elle ne voulait plus demeurer avec moi. Je n'avais plus de hardes à la maison. Ma femme ne les a pas brû-